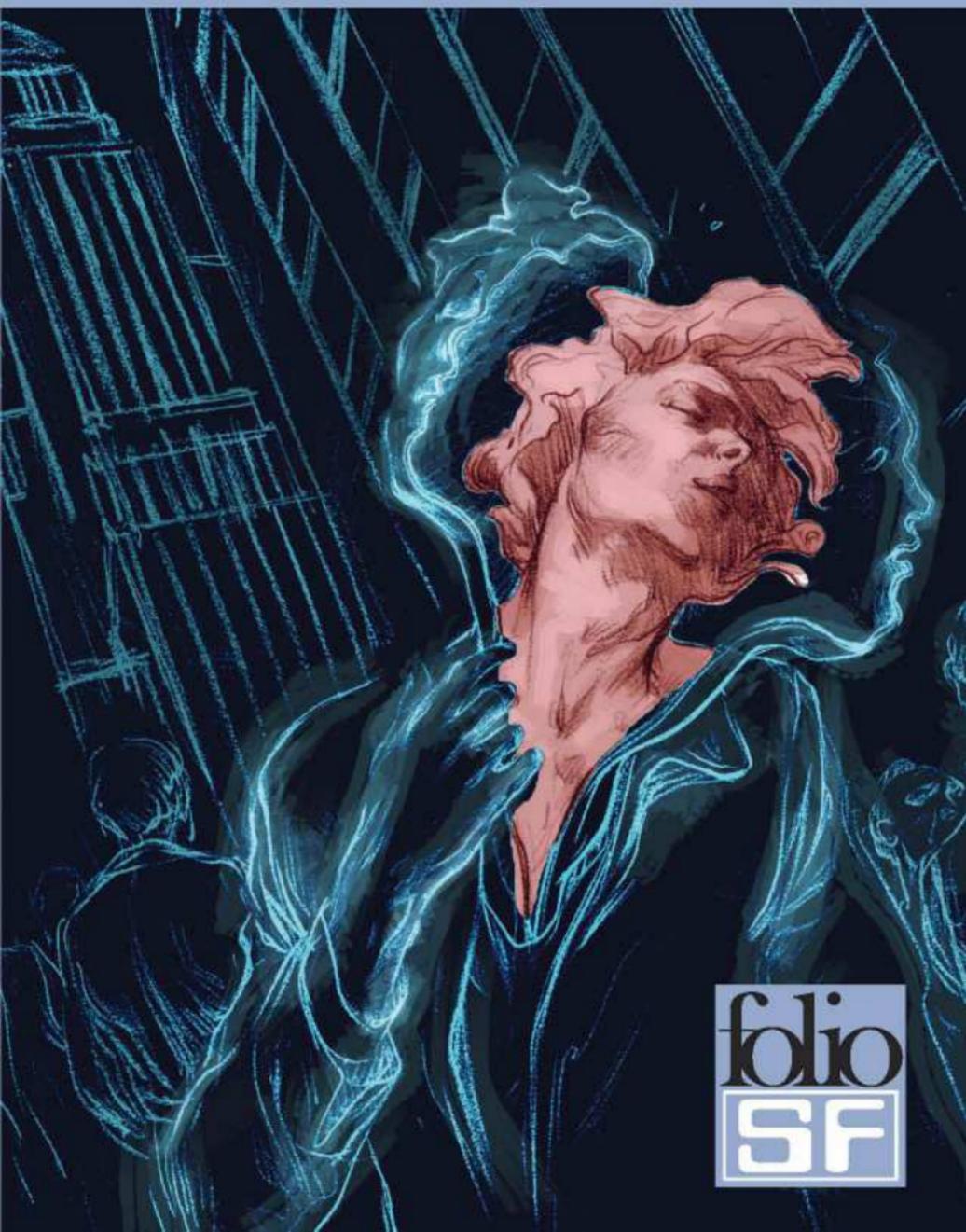


Daniel F.

Galouye

Simulacron 3



folio
SF

FOLIO SCIENCE-FICTION

Daniel F. Galouye

Simulacron 3

*Traduit de l'américain
par Frank Straschitz*

*Traduction révisée
par Julie Pujos*

Gallimard

Titre original:
SIMULACRON 3

© Daniel F. Galouye, 1964.
© Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.

Daniel Francis Galouye naît en 1920 à La Nouvelle-Orléans. Après avoir été pilote d'essai pendant la Seconde Guerre mondiale, il devient reporter et se lance dans l'écriture de nouvelles de science-fiction dès le début des années 1950. Auteur de seulement cinq romans, dont les remarquables *Simulacron 3* et *Le monde aveugle*, il décède en 1976.

Dès le début de la soirée, il fut évident que les animations allaient confirmer la réputation d'extraordinaire maître de maison de Horace P. Siskin.

Grâce au Trio des Culbuteurs de Tycho, il avait déjà offert le plus fascinant spectacle de l'année. Mais quand il dévoila le premier hypnocristal martien de Syrtis Major, il atteignit sans le moindre doute des sommets inégalés.

Quant à moi, je dois dire que le trio et le cristal, malgré leurs mérites, allaient m'apparaître d'une parfaite banalité avant que la réception ne tire à sa fin. Car je puis affirmer qu'il n'y a rien d'aussi incroyable que de voir un homme, tout simplement, disparaître...

Phénomène qui, soit dit en passant, ne faisait *pas* partie du programme.

Pour illustrer les extravagances de Siskin, il me suffit de faire remarquer que le numéro des Culbuteurs de Tycho nécessitait une gravité similitudinaire. La plate-forme anti-G, aussi décorative qu'encombrante, dominait une des pièces du

spacieux duplex, tandis que ses générateurs occupaient presque toute la terrasse.

La présentation de l'hypnocristal constituait à elle seule un spectacle complet, placé sous la surveillance de deux médecins. Sans prévoir le moins du monde les événements incongrus que la soirée me réservait, je regardais cette attraction avec un intérêt mitigé.

Près de moi se tenait une mince jeune femme brune dont les yeux vifs et noirs s'embuèrent et laissèrent couler des flots de larmes lorsqu'une facette du cristal baigna son visage de ses doux reflets bleutés.

L'insensible rotation du cristal envoyait dans la pièce sombre des rais de lumière polychrome, pareils aux rayons d'une roue immense. Le mouvement radial cessa et un rayon cramoisi tomba sur le visage méfiant de l'un des plus anciens partenaires commerciaux de Siskin.

— Non ! se défendit-il aussitôt. Je n'ai jamais fumé de ma vie ! Et ce n'est pas maintenant que je vais commencer !

Les rires envahirent la salle et le cristal reprit sa rotation.

Ne souhaitant pas à être sa prochaine victime, je me rendis à pas de loup dans le renforcement où étaient servis les rafraîchissements.

Au bar, je commandai un scotch-astéroïd au distributeur automatique, puis me tournai vers la fenêtre d'où l'on découvrait la ville étincelante.

— Commandez-moi donc un bourbon à l'eau, Doug. Vous serez gentil.

C'était Siskin. Dans la lumière tamisée, il paraissait incroyablement petit. Je le regardai s'approcher en pensant que les apparences peuvent être trompeuses. Il faisait à peine un mètre soixante, mais avait l'allure fière et assurée d'un géant — ce qu'il était d'ailleurs, financièrement parlant. Une abondante chevelure, à peine striée de blanc, démentait ses soixante-quatre ans, de même que son visage encore lisse et ses yeux gris toujours en mouvement.

— Un bourbon à l'eau, confirmai-je d'un ton sec en composant sa commande.

Il s'adossa contre le bar.

— Vous ne semblez pas vous amuser, fit-il remarquer avec un soupçon d'animosité.

Je m'abstins de tout commentaire.

Il posa sa chaussure, pointure 38, sur le barreau d'un tabouret.

— Cette bringue a coûté cher. Et tout cela pour vous. J'aurais espéré que vous feriez preuve d'*un peu* d'intérêt.

Il ne plaisantait qu'à moitié.

Je lui tendis son verre qui venait d'arriver.

— Tout cela pour moi ?

— Pas entièrement, à vrai dire.

Il rit.

— Il ne faut pas sous-estimer l'intérêt promotionnel.

— C'est ce qu'il m'a semblé. J'ai vu que la presse et la télé étaient bien représentées.

— Vous n'avez pas d'objections, j'espère ? Cela peut aider Réactions & Co. à décoller.

Je pris mon verre sur le plateau et en vidai la moitié d'un trait.

— La RÉACO n'en a pas besoin. Elle se débrouillera très bien toute seule.

Siskin se raidit légèrement, comme à chaque fois qu'il se heurtait à la moindre opposition.

— Hall, je vous aime bien. J'ai prévu beaucoup de choses pour votre avenir — et pas seulement à la RÉACO, peut-être aussi dans une autre de mes entreprises. Toutefois...

— Seule la RÉACO m'intéresse.

— Toutefois, reprit-il d'une voix ferme, votre rôle actuel est purement technique. Vous devez faire votre travail de directeur et laisser à mes spécialistes le soin de s'occuper de la promotion.

Nous bûmes en silence. Puis il fit tourner son verre dans ses mains minuscules.

— Évidemment, je conçois que cela vous irrite de ne pas avoir de participation dans la société.

— Je ne désire pas d'actions. Je suis suffisamment bien payé. Je veux juste mener le travail à son terme.

— La situation de Hannon Fuller était différente, voyez-vous.

Siskin resserra nerveusement ses doigts autour de son verre.

— Il était l'inventeur de la machine, du système, et il m'a demandé mon soutien financier. Nous avons créé la compagnie — à huit, pour être précis — et il détenait officiellement vingt pour cent des parts.

— Ayant été son assistant pendant cinq ans, je sais tout cela.

Je commandai la même chose au distributeur.

— Alors *pourquoi* êtes-vous venu bouder ici ?

Les reflets de l'hypnocristal rampaient sur le plafond et éclaboussaient les fenêtres, dissimulant l'éclat de la ville. Dans la pièce à côté, une femme poussa des hurlements aigus qui furent couverts par un immense éclat de rire.

Je me redressai le long du comptoir et toisai Siskin d'un air insolent.

— Fuller n'est mort que depuis une semaine. Je me fais l'effet d'un chacal à fêter ma promotion.

J'allais partir, mais Siskin reprit rapidement :

— Vous auriez eu le poste de toute façon. Fuller ne serait pas resté directeur technique longtemps. La tension était trop forte pour lui.

— La version que je connais est différente. Fuller était déterminé à vous empêcher d'utiliser le simulateur d'environnement social dans le domaine de la prospective politique.

La démonstration de l'hypnocristal se termina et la clameur submergea le bar, tandis que surgissait un groupe de femmes gesticulantes, en robes longues, escortées de leurs cavaliers.

La jeune femme blonde qui menait la troupe se dirigea droit sur moi. Avant que je puisse m'éclipser, elle appliqua, d'un geste possessif, ma main contre son corsage broché d'or. Son regard manifesta un émerveillement exagéré. Des tresses argentées battaient ses épaules nues.

— Monsieur Hall ! N'était-ce pas tout simplement stupéfiant... cet hypnocristal martien ? Je suppose que vous y êtes pour quelque chose ?

Je levai les yeux vers Siskin, mais il s'en allait discrètement. Alors je reconnus la fille : c'était une de ses secrétaires particulières. La manœuvre devint claire : elle était chargée — en plus de ses attributions normales aux Entreprises Siskin — d'une mission de rapprochement.

— Vous vous trompez. C'était une idée de votre patron.

— Oh..., dit-elle en le regardant s'éloigner avec admiration. Quel petit homme ingénieux et plein d'imagination, n'est-ce pas ? Un petit poupon alerte et enjôleur !

J'essayai de m'échapper, mais on lui avait bien fait la leçon.

— Et votre spécialité, monsieur Hall, c'est la stimul... stimulation... ?

— Simulelectronique.

— C'est fascinant ! J'ai cru comprendre que, lorsque M. Siskin et vous, vous aurez mis au point votre machine... je peux dire machine, n'est-ce pas ?

— Il s'agit d'un simulateur d'environnement total. Nous avons enfin réussi à supprimer les bugs — à la troisième tentative. Nous l'appelons Simulacron 3.

— ... que lorsque vous aurez mis votre simulateur au point, nous serons débarrassés des fouineurs.

Ce mot désignait bien sûr les Observateurs de Comportement, ou « enquêteurs », comme on les appelle le plus souvent. J'avoue préférer le premier de ces termes, car j'estime que chacun a le droit de gagner son pain, même si cela implique

une armée... eh bien... de fouineurs espionnant les habitudes et actions quotidiennes du public.

— Nous n'avons pas l'intention de priver quiconque de son travail, lui expliquai-je, mais lorsque les sondages d'opinion seront tout à fait automatisés, cela entraînera inévitablement quelques modifications des méthodes de travail.

Elle se pressa avec chaleur contre mon bras et m'entraîna vers la fenêtre.

— Quelle est donc votre intention, alors ? Parlez-moi de votre... simulateur, monsieur Hall. Et appelez-moi Dorothy.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire.

— Allons, ne soyez pas modeste !

Puisqu'elle persistait dans sa manœuvre — à l'instigation de Siskin, bien sûr — je n'avais qu'à me lancer, moi aussi, dans une tactique qui passerait bien au-dessus de sa tête.

— Voyez-vous, mademoiselle Ford, nous vivons dans une société complexe qui préfère éliminer le hasard des affaires commerciales. D'où ce foisonnement d'organismes d'études de marché. Avant de lancer un produit, on désire savoir qui l'achètera, à quelle fréquence, et à quel prix ; quelle est la méthode la plus efficace pour obtenir une conversion religieuse ; quelles chances le gouverneur Stone a d'être réélu ; quels articles seront demandés ; si tante Bessie préférera le bleu au rose la saison prochaine.

Elle m'interrompit d'un rire cristallin.

— Un œil derrière chaque buisson !

J'acquiesçai.

— Des sondeurs d'opinion à la pelle. Ils embê-

tent tout le monde, bien sûr, mais ils ont un statut officiel régi par le Code des Observateurs de Comportement.

— Et vous allez supprimer tout cela, M. Siskin et vous ?

— Grâce à Hannon J. Fuller, nous avons découvert un meilleur moyen. Nous pouvons simuler électroniquement un milieu social et le peupler de simulacres subjectifs, dits unités de réaction. En manipulant l'environnement, en stimulant les unités, nous pouvons estimer leur comportement dans des situations hypothétiques.

Le sourire éclatant de la fille devint incertain, puis s'épanouit à nouveau.

— Je vois, dit-elle.

Mais elle ne voyait rien du tout, ce qui m'encouragea à persévérer dans ma tactique.

— Le simulateur est un modèle électromathématique d'une communauté type. Il permet d'obtenir des prévisions de comportement à longue échéance, prévisions beaucoup plus fiables que tout ce qu'une armée d'enquêteurs — de fouineurs — obtiendra en furetant dans toute la ville.

Elle rit faiblement.

— Bien sûr ! Je n'avais jamais imaginé... Soyez gentil, Doug, allez nous chercher quelque chose à boire. N'importe quoi.

Un sens du devoir mal placé envers les Entreprises Siskin m'aurait sans doute fait accéder à son désir, mais la foule était si dense autour du bar que j'hésitai. Un jeune mâle ambitieux en profita pour fondre sur la cible Dorothy.

Soulagé, je me dirigeai vers le buffet. Siskin, entouré d'un journaliste et d'un reporter télé, disertait avec un sourire radieux sur les futures merveilles du simulateur de la RÉACO. Il rayonnait de ferveur.

— Cette nouvelle application de la simulelectronique — dont le processus est gardé secret — aura sur notre culture un effet tel que tout le reste des Entreprises Siskin deviendra un secteur d'activités secondaire.

La réponse de Siskin à une question du reporter fusa :

— Comparée à la simulelectronique, c'est un procédé primitif. Les prévisions par ordinateur se bornent à *une seule* ligne d'investigation. Le simulateur d'environnement total RÉACO — nous l'appelons Simulacron 3 — pourra fournir la réponse à *n'importe quelle* question concernant des réactions hypothétiques dans toute la gamme du comportement humain.

Il singeait Fuller, bien sûr. Mais, dans sa bouche, les mots paraissaient prétentieux. Fuller, lui, avait eu foi en son simulateur, comme s'il se fût agi d'une religion et non d'un bâtiment de trois étages bourré de circuits compliqués.

En pensant à Fuller, je me sentais peu apte à prendre sa suite. Directeur dévoué à sa tâche, ami chaleureux et attentionné, et... personnage excentrique, soit. Mais seulement à cause de l'immense importance qu'il attachait à son travail. Pour Siskin, le Simulacron 3 n'était sans doute qu'un investissement. Pour Fuller, c'était une porte pleine de

promesses inconnues qui pouvait s'ouvrir sur un monde nouveau et meilleur.

Des nécessités financières l'avaient conduit à se lier aux Entreprises Siskin. Mais à ses yeux le simulateur était plus qu'une source de revenus : un outil qui permettrait de scruter le domaine mystérieux des interactions sociales et des relations humaines, pour peut-être aboutir à une société plus ordonnée, d'un bout à l'autre de son échelle.

Peu à peu, je m'approchai de la porte. Du coin de l'œil, je vis Siskin abandonner ses journalistes et traverser rapidement la pièce pour poser la main sur le bouton d'ouverture.

— Vous n'avez quand même pas l'intention de nous abandonner ?

Faisait-il seulement allusion à la possibilité que je coupe déjà court à la soirée ? Il m'apparut que j'étais un rouage indispensable. Oh, la RÉACO connaîtrait de beaux succès sans moi. Mais si Siskin voulait empocher un maximum de dividendes, il fallait que je reste pour y apporter quelques améliorations que Fuller m'avait confiées.

À ce moment, on sonna ; l'écran vidéo s'éclaira et apparut l'image d'un homme maigre, impeccablement vêtu, portant à la manche gauche le brassard de l'Association des Observateurs de Comportement Certifiés.

Siskin haussa les sourcils de plaisir.

— Un fouineur, rien de moins ! Cela va mettre un peu plus d'animation à la soirée.

Il appuya sur le bouton. La porte s'ouvrit et le visiteur se présenta :

— John Cromwell, OCC n° 1146-A2. Je repré-

sente la Fondation Foster de sondages d'opinion, sous contrat auprès de la commission du Budget de la Chambre des députés.

L'homme regarda par-dessus l'épaule de Siskin les invités groupés autour du bar et du buffet. Il paraissait aussi impatient que gêné.

— Mais voyons, protesta Siskin en me lançant un clin d'œil, nous sommes pratiquement au milieu de la nuit !

— Il s'agit d'une enquête prioritaire de type A, ordonnée par le corps législatif de l'État. Vous êtes M. Horace P. Siskin ?

— Oui.

Siskin croisa les bras, ce qui le fit ressembler encore plus à la description de Dorothy Ford : un petit poupon alerte et vif.

— Parfait.

L'homme sortit un paquet de formulaires et un stylo.

— Je dois enregistrer votre opinion sur les perspectives économiques de l'année fiscale à venir, en relation avec leur effet sur les recettes publiques.

— Je ne répondrai à aucune question, dit Siskin d'un air obstiné.

Sachant ce qui se préparait, quelques invités avaient interrompu leur conversation pour écouter. On percevait leurs rires anticipés par-delà le bourdonnement des conversations.

L'enquêteur fronça les sourcils.

— Vous devez répondre. Vous êtes un sujet enregistré, catégorie : homme d'affaires.

S'il était aussi cérémonieux, c'était parce qu'il s'agissait d'une mission officielle. Pour les enquêtes

commerciales, les procédés sont nettement moins protocolaires.

— Je refuse toujours de répondre, déclara Siskin. Si vous vous référez à l'article 326 du Code des Observateurs de Comportement...

— Je trouverai que les divertissements privés ne doivent pas être interrompus à fins d'enquêtes.

L'homme récitait son code.

— Mais cette clause n'est pas applicable dans le cas où l'enquête est demandée par les pouvoirs publics.

Siskin s'esclaffa du formalisme exagéré de son visiteur, le saisit par le bras et le traîna à travers la pièce.

— Venez prendre un verre. Je me déciderai peut-être à vous répondre, en fin de compte.

Son circuit d'admission délivré de la biorésistance de l'enquêteur, la porte commençait à se refermer, mais, comme un autre visiteur arrivait, elle resta entrouverte.

Chauve, émacié, le nouveau venu parcourut la salle des yeux, en agitant nerveusement les doigts. Il ne m'avait pas encore vu car j'étais dissimulé par la porte et je le regardais grâce à l'écran vidéo.

Il sursauta lorsque j'apparus devant lui.

— Lynch ! m'exclamai-je. Où vous cachez-vous depuis une semaine ?

Morton Lynch était chargé de la sécurité interne de la RÉACO. Ces derniers temps, il avait souvent travaillé le soir et était devenu très proche de Hannon Fuller, qui préférait aussi travailler la nuit.

— Hall ! chuchota-t-il d'une voix rauque. (Son regard ne quittait pas le mien.) Il faut que je vous

parle ! Mon Dieu, il faut absolument que je parle à quelqu'un !

Je le fis entrer. Deux fois déjà il avait disparu — pour revenir, hagard et épuisé, après une semaine d'orgies de stimulation cérébrale électronique. Depuis quelques jours, on se demandait s'il fallait attribuer son absence à une réaction au décès de Fuller ou s'il s'était terré dans une boîte de SCE. En le voyant, il était évident qu'il n'était pas accro et ne revenait pas d'un trip cortical.

Je l'emmenai sur la terrasse déserte.

— Il s'agit de l'accident de Fuller ?

— Oh ! Mon Dieu, oui, sanglota-t-il.

Il s'affala dans un fauteuil en rotin et enfouit son visage dans ses mains.

— Sauf que ce n'était *pas* un accident !

— Qui l'a tué, alors ? Comment...

— Personne.

— Mais...

Vers le sud, au-delà de l'immense tapis tissé de lumières symétriques étincelantes, la fusée lunaire s'éleva vers le firmament dans un grondement sourd, ensanglantant la ville de reflets rouges.

Lynch faillit bondir de sa chaise lorsque le fracas nous parvint. Je le pris par les épaules pour le rassurer.

— Attendez un moment. Je vais vous chercher quelque chose à boire.

Il vida d'un trait le bourbon sec que je lui rapportai, puis laissa tomber le verre à terre.

— Non, reprit-il d'une voix mal assurée, Fuller n'a pas été assassiné. « Assassiné » ne convient pas pour décrire ce qui est arrivé.

— Il a marché sur un câble à haute tension, rappelai-je. Il était tard. Fuller était épuisé. L'avez-vous vu ?

— Non. Trois heures auparavant, nous avions discuté. Ce qu'il m'a dit... j'ai cru qu'il était fou. Il ne tenait pas particulièrement à m'en parler, mais il fallait qu'il se confie à quelqu'un, à n'importe qui. Vous étiez encore en congé. Et puis...

— Oui ?

— Puis il m'a dit qu'il allait être tué parce qu'il avait décidé de ne pas garder le secret plus longtemps.

— Garder quel secret ?

Lynch était trop énervé pour prendre garde à mon interruption.

— Il m'a dit que s'il disparaissait ou mourait, je pouvais être certain que ce ne serait pas un accident.

— Quel était ce secret ?

— Je ne pourrai le dire à personne — pas même à vous. Parce que s'il a dit vrai... J'ai passé tous ces derniers jours à me demander quoi faire.

Retenu jusque-là par les portes fermées, le brouhaha de la réception envahit soudain la terrasse.

— Ah ! vous voilà enfin, Doug, mon chou !

Je jetai un coup d'œil à la silhouette de Dorothy Ford dans l'embrasement de la porte, oscillant sous l'effet de l'alcool. Je dis bien : je lui « jetai un coup d'œil », voulant signifier par là que je ne quittai pas Morton Lynch des yeux plus d'un dixième de seconde.

Mais lorsque mon regard revint au fauteuil en rotin, celui-ci était vide.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

SIMULACRON 3 (Folio Science-Fiction n° 371)

Aux Éditions Denoël

LE MONDE AVEUGLE

LES SEIGNEURS DES SPHÈRES

Aux Éditions Opta

LE TEMPS DU GRAND CRI

L'HOMME INFINI



Simulacron 3

Daniel F. Galouye

Cette édition électronique du livre
Simulacron 3 de Daniel F. Galouye
a été réalisée le 13 décembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070395934 - Numéro d'édition : 165057).

Code Sodis : N50725 - ISBN : 9782072456398

Numéro d'édition : 236518.